

Dossier : roman rose : le Waterloo de l'émancipation

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **72 (1984)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Roman rose : le Waterloo de l'émancipation

Des tirages qui font rêver, une diffusion qui touche des dizaines de millions de lecteurs aux Etats-Unis et en Europe, y compris en Suisse : la littérature sentimentale ne s'est jamais aussi bien portée. Ses ingrédients : la romance, l'exotisme, et surtout des rapports de force entre les sexes rigoureusement codifiés. Y aurait-il là une leçon à tirer pour les féministes ?

Machisme et guimauve : une recette éprouvée

Le roman rose a la vie dure. Ni l'émancipation des femmes, ni la libéralisation des mœurs, n'a réussi à le reléguer dans les poussières des greniers. Bien au contraire. Les vertus chères à la bourgeoisie ventripotente du siècle dernier renaissent de leurs cendres et rencontrent un succès éclatant. Décidément, l'histoire bégaie.

Ce sont surtout les jeunes filles qui sont les consommatrices acharnées d'histoires d'amour. Qui osera encore prétendre que le MLF les a enterrées toutes ? Elles sont toujours là, rêvant crinolines et rubans assortis, en attendant que le prince charmant vienne les enlever sur son fougueux destrier. Question sentiments, elles n'ont vraiment rien à envier à leurs romantiques aïeules... Les résultats prodigieux enregistrés sur le marché du livre par les romans à l'eau de rose en sont la preuve évidente : 30 % de toutes les ventes en livre de poche pour tel magasin à grande surface, 15 à 20 % pour une librairie de Genève.

Marché prospère

La prospérité de ce marché est le résultat d'une politique qui ne laisse rien au hasard... sentimental. La loi du profit joue : l'offre est soigneusement adaptée à la demande. Les éditeurs qui se lancent dans ce genre se multiplient et nombreux sont ceux qui ont inclus une série rose dans l'éventail de leurs titres. Ils disposent là d'une mine d'or et ils entendent bien en tirer le maximum de profit.

Pour le moment, c'est Harlequin, la maison d'édition canadienne spécialisée dans les histoires d'amour, qui se taille la part du lion. Derrière elle se pressent Tallandier, avec ses cent cinquante ans d'existence

rose, Trévis, Turquoise (Presses de la Cité), Duo (Flammarion), Delphine et Nous Deux anglaise.

« A vingt ans comme à quarante ans, il y a toujours de l'espoir pour un nouvel amour », clame la publicité. Rêve, évasion de la grisaille du quotidien à un prix raisonnable — 150 pages ne coûtent en effet que cinq francs — pourquoi se priver d'un plaisir que l'on dit innocent ?

Lamento continu

L'histoire, toujours la même, qu'on nous distille sur fond de lamento continu, — c'est fou ce qu'on rit peu, dans ces bouquins — paraît à première vue bien futile : un homme et une femme, évoluant dans des milieux diamétralement opposés, se rencontrent dans des circonstances qui sortent de l'ordinaire. Elle l'aime presque aussitôt en secret, mais croit qu'il ne l'aime pas, d'où conflit. On apprend bientôt qu'elle se trompe. Il est seulement jaloux de l'attention qu'elle porte aux autres, ce qui le rend proprement invivable. Tout finit par s'arranger et ils se marient invariablement à la 150e page, qui marque le terme de l'aventure... Pas de quoi fouetter un chat, direz-vous. Cependant, le dessous des cartes est loin d'être infantile.

L'héroïne est toujours de race blanche. C'est une très douce et très pure jeune fille, au physique de rêve. Elle ignore tout de son corps et de ses désirs et elle est le plus souvent sans ressources, ni fortune.

Quant au héros, c'est le beau ténébreux musclé et macho, dont toutes les femmes sont folles. Il est généralement plus âgé que sa future partenaire et contrairement à elle,

il a une expérience certaine de la vie et des femmes. Son mépris pour elles est à la mesure de l'or dont il les couvre : après tout, servir d'exutoire à ses instincts, ça se paie, et il en a les moyens. Son but avoué, être le premier partout, y compris dans le cœur et le corps de l'héroïne, dont la virginité est le seul atout.

Elles sont battues...

« D'un mouvement soudain auquel elle ne s'attendait pas, il arracha le peignoir qui couvrait ses épaules et ce ne fut que lorsqu'elle sentit la morsure du fouet et une douleur intolérable qu'elle comprit ce qu'il avait l'intention de faire. Elle étouffa un cri, mais demeura immobile et reçut le coup suivant (...) qui tomba en déchirant sa peau. »

(Barbara Cartland, *La tour du bonheur*, p. 132)

« Bouleversée, elle n'eut aucun soupçon de ce qu'il allait faire. Comme dans un brouillard, elle distingua l'éclair de la cravache qu'il levait très haut. (...) Une douleur fulgurante pénétra entre ses épaules comme un poignard. »

(Barbara Cartland, *Le baiser du diable*, p. 104)



Les modes changent...



... le prince charmant...



... résiste

Soumises et heureuses de l'être

Chez les Delly et autres du Veuzit, les femmes n'exercent pas d'activité lucrative, sinon celle de dame de compagnie, à référence douce France catholique. Elles sont donc impuissantes face aux décisions que prennent leurs familles à leur endroit. Soumises, soumises et heureuses de l'être...

La situation est différente, très vingtième siècle besogneux, chez les auteurs d'Harlequin. Ici, le métier dépend de la collection que l'on consulte. Dans la série courante, les femmes occupent des positions typiquement féminines : elles sont secrétaires, institutrices, infirmières, dessinatrices de mode ou vendeuses, mais dans des boutiques de luxe plutôt que dans le supermarché du coin. Dans la série « or », elles ont des métiers plus prestigieux : agronomes, médecins, vétérinaires et même plongeurs sous-marins. Cependant, leur profession n'exerce aucune influence sur leur comportement. Elles ressemblent comme des sœurs aux nobles et fières pucelles de Delly, bigotisme et patriotisme en moins. L'homme, toujours l'homme, est au centre de leurs préoccupations et se perd dans « son étreinte passionnée » est leur unique désir.

Age limite : la trentaine

La série « Chance », chez Harlequin toujours, met en scène des femmes ayant derrière elles un drame affectif. Elles ne sont donc plus tout à fait roses, bien qu'elles aient à peine... 26 ans. D'après les slogans publicitaires, elles peuvent malgré tout prétendre à un nouvel amour. Encore faudra-t-il qu'elles y mettent les formes et ne traînent pas dans leur sillage un gênant petit témoin du passé. Autre handicap, rédhibitoire celui-là, pour qui souhaiterait refaire sa vie avec « Chance », c'est l'âge : passé le cap de la trentaine, il n'y a plus aucune illusion à se faire. Vertige...

Les figurants qui gravitent autour des héros ont peu d'influence sur le déroulement de l'intrigue. Cependant, ils sont significatifs des valeurs que défend le roman rose. Ceux qui se permettent d'enfreindre l'ordre bourgeois y sont impitoyablement anéantis. Parmi les cibles sur lesquelles on tire à gros boulets, on trouve les femmes émancipées : soit ce sont des femmes de tête à l'allure virile, soit des femmes fatales par qui le scandale arrive. Elles paient leur liberté d'esprit au prix du vide affectif. Si par malheur elles arrivent à prendre un homme au piège, c'est qu'il a la virilité bredouillante. A ce titre, les auteurs le retiennent alors prématurément du jeu, laissant à la mort le soin de l'auréoler de gloire... C'est à travers les rejets mâles de ces hommes qui ont failli, que le roman rose se venge des femmes qui ont l'audace de déclarer que les dés sont pipés. D'abord, leurs auteurs démontrent le rapport de causalité qui existe entre la femme libérée et la mère indigne. En effet, la non-sujétion aux règles édictées par l'homme a pour conséquence inéluctable l'incapacité à aimer selon ces mêmes règles, d'où maternage déficient. Cela étant posé, il leur est facile de justifier le comportement de salaud de ces anciens enfants mal-aimés à l'égard des femmes : ce ne sont pas les hommes qui sont coupables de leurs actes de violence, mais les femmes qui n'ont pas su les aimer assez.

Cro-Magnon de choc

Dans ce type de littérature, les femmes n'existent d'ailleurs que par rapport au désir des hommes. Elles doivent constamment se soumettre à leur demande et si elles s'y refusent, on emploiera la force. La plupart de ces histoires d'amour décrivent le plus calmement du monde des scènes de violence, où le Cro-Magnon de choc empoigne sa victime par « son abondante chevelure tombant en cascades sur ses frêles

...violées après avoir été enlevées...

« Elle n'avait aucune aide à espérer, aucune pitié à espérer. (...) Tous ses cris ne changeraient rien au sort épouvantable qui désormais était scellé. Son corps était toujours endolori par l'étreinte de ses bras puissants. Sa bouche, meurtrie par ses baisers sauvages. Et penser que, maintenant, il allait... « Seigneur, sanglota-t-elle, (...) qu'il soit maudit ! » (...) Il apparut alors au pied de la couche, silencieux, sans un bruit. Dans ses yeux brillait un feu insoutenable. Ses lèvres dures esquissaient un sourire cruel. Et ce fut d'une voix chaude et profonde, mi-fâchée, mi-narquoise, qu'il s'enquit : « Eh bien, madame, dois-je vraiment jouer les valets de chambre avant de conquérir le titre d'amant ? »

(E.M. Hull, *Le Cheik*, pages 38/39)

épaules » et l'entraîne dans sa caverne. Consentante ou non, quelle importance ? Chacun sait que les femmes adorent être forcées... Rose oblige, les auteurs tirent un voile pudique sur les draps souillés par le sang des jeunes filles violées et ils ne brandissent pas d'organes sexuels au premier plan. C'est du reste la seule différence entre le roman rose et le roman pornographique. Car sous le ciel qui rougeoit et les palmiers qui ondoient, les femmes subissent les mêmes violences, la même aliénation, que dans les maisons closes. Que ce soit au

nom du plaisir ou au nom de l'amour — les victimes tombent toujours amoureuses de leurs bourreaux —, n'y change rien.

Patriarcale et capitaliste

On voit que le roman rose est loin d'être aussi innocent qu'on veut nous le faire croire. Derrière les philosophèmes vagues, les banalités plantées dans un décor somptueux, soleil garanti au rendez-vous, derrière l'intrigue toute plate, à laquelle personne ne croit vraiment, se cache une conception despotique du monde. L'esprit du genre consacre la supériorité de la culture blanche, patriarcale et capitaliste, et érige en vertu la situation de dépendance des femmes à la volonté toute puissante de l'homme.

N'ayons cependant pas la naïveté de croire que les fantasmes roses sont le résultat de la gésine créative de quelques médiocres graphomanes. Ils ne sont que le triste reflet de la réalité. Ne connaissons-nous pas toutes des femmes qui, le matin venu, assortissent leur ombre à paupière à la couleur de leur œil au beurre noir, ou qui dissimulent leurs « bleus » sous d'amples vêtements ? Les femmes ne sont pas seulement battues, violées et opprimées dans le roman rose, elles le sont aussi dans la vie de tous les jours.

Le roman rose normalise les violences faites aux femmes, et ça, c'est grave. Ça l'est d'autant plus que son appellation « rose » contrôlée lui assure une très large diffusion. On le trouve aussi bien entre une scarole et deux briques de lait, que dans les kiosques de gare et les librairies. Et contrai-

rement aux romans pornographiques que l'on cache honteusement entre deux revues respectables, par peur du jugement d'autrui, le roman rose n'éveille aucun sentiment de culpabilité chez ses consommateurs. Il n'a pas de détracteurs, tout le monde s'entend pour le déclarer innocent. De cette manière, le message sexiste qu'il véhicule *sotto voce* et sans avoir l'air d'y toucher, peut se frayer un chemin insidieux dans l'inconscient des lectrices, et finit par leur imposer sa vision particulière du monde.

En tentant de démontrer que les femmes sont soumises par nature, le roman rose confirme toutes les idées reçues sur la féminité. Il renforce donc le sexisme. En laissant croire qu'une petite poignée de dominants fait le bonheur de ceux qu'ils dominent, il rend impossible toute prise de conscience qui irait dans le sens d'une plus grande justice. Plus que la sentimentalité un peu « bête » qui s'en dégage, ce sont ces contre-vérités enveloppées dans une

luxueuse hypocrisie, qui gênent, dans le roman rose.

Eliane Daumont

...et finalement tuées, si elles ne plaisent plus

« Puis, avec une lenteur étudiée, il tira son poignard des plis de sa ceinture. Et, toujours avec la même lenteur, l'enfonça dans le sein de la malheureuse. (...) Il essuya la lame ensanglantée sur la robe de sa victime avant de la replacer dans sa ceinture. Ensuite de quoi seulement, il repoussa le cadavre. »

(E.M. Hull, *Le Cheik*, p. 138)

...ou après avoir été contraintes au mariage...

« ... Lui saisissant les cheveux, il lui tira brutalement la tête en arrière, l'obligeant à le regarder. (...) Sans se soucier de ses plaintes, il lui arracha son chemisier et son pantalon. Nicole tenta de se débattre, mais il lui prit les lèvres dans un baiser sauvage, dépourvu de tendresse et même de désir. (...) Sa bouche errait avidement sur la gorge de la jeune femme, à présent, tandis que ses mains meurtrissaient sa peau nue et délicate. (...) Soudain une fulgurante douleur la transperça, et un cri aigu lui échappa. Elle se mordit la lèvre si fort qu'elle eut un goût de sang dans la bouche. Tout son corps se pétrifia, et des larmes amères roulèrent lentement sur ses joues. »

(Sara Craven, *La reine de la Mariposa*, p. 141/142)



Le malaise au bout de la plume

Eau de rose et féminisme

Entre la littérature pour midinettes et la réflexion féministe, la frontière n'est pas aussi étanche qu'on pourrait l'imaginer.

Pierrette Sartin, sociologue, professeur, spécialiste des problèmes du travail, a écrit, à côté d'études sérieuses sur la condition des femmes et des travailleurs, à côté de ses mémoires (voir FS déc. 1983), une dizaine de romans, et cela dans un but bien défini : faire passer des idées féministes. Frappée en effet de l'extraordinaire succès des romans à l'eau de rose et du peu d'audience des discours féministes, Pierrette Sartin décida de se lancer dans ce genre littéraire... tout en faisant réfléchir.

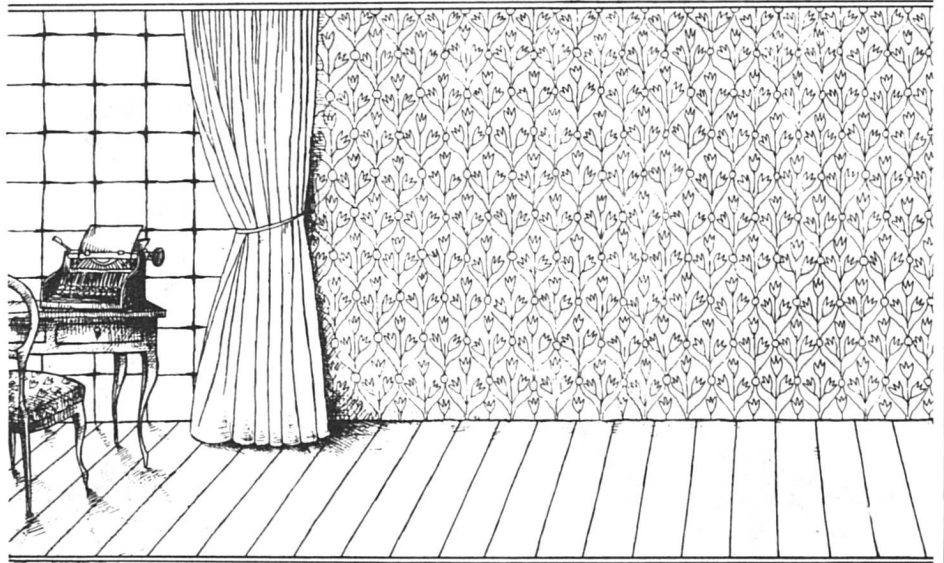
Ces livres qui ont paru entre 1966 et 1977 pour la plupart chez Casterman (Collection *la Palme d'or*) sont malheureusement épuisés et je n'en ai trouvé que 3 dans des bibliothèques ; mon analyse n'ira donc pas bien loin, ce que je regrette.

Première remarque : je les ai lus tous les trois très vite... par désir de connaître la fin de l'histoire ; j'ai donc été prise par le romanesque et les rebondissements de ces récits ! Premier but d'un roman rose atteint !

« *Le revers de la médaille* » est peut-être le roman dont le schéma ressemble le plus à celui d'un récit à l'eau de rose selon la tradition : comment une bergère finit par être aimée d'un prince. En l'occurrence, il s'agit d'une petite secrétaire gavée de romans (roses !) qui épouse son patron ; excellent crescendo de péripéties de toutes sortes jusqu'au mariage ! Mais là, on n'en est qu'à la moitié du livre, tout le reste racontant la difficile adaptation de la secrétaire (de milieu très modeste) à la famille du patron. Bonne leçon pour les midinettes qui rêvent du prince charmant !

« *Comme je te veux* » met en scène un jeune homme pauvre, mais intelligent et ambitieux qui épouse une fille à papa. Croyant qu'il ne l'a épousée que pour son argent, elle se refuse à lui... tant et si bien que le jeune homme décide de renoncer à tous les avantages pécuniaires et politiques que lui valait sa situation de gendre d'un homme en vue et de repartir à zéro en allant travailler dans le tiers monde. Jolie histoire morale, pourquoi pas !

« *Une étrangère sans bagages* » est l'histoire d'une femme seule, brillante avocate, divorcée, qui élève ses deux enfants. Ulcérée de voir que ses enfants à qui elle a tout sacrifié lui témoignent si peu de reconnaissance, elle décide de disparaître : sa fille récemment mariée est trop prise par ses études de médecine pour venir la voir ; son



Michaela Barasky

Dessin de Michaela Barasky, Agenda de la Femme 1981.

fil, étudiant, a tendance à la considérer comme une esclave juste bonne à laver son linge. Elle disparaît donc et va refaire sa vie dans un village du Midi où elle se consacre à la peinture, violon d'Ingres qu'elle n'avait jamais eu le temps de cultiver.

Point commun de ces trois romans : ils finissent bien comme il se doit. La secrétaire, après des moments très dramatiques, réussit à convaincre son mari de son réel

amour et désir de bien-faire. La fille à papa ira, devine-t-on, rejoindre son mari dans le tiers monde et le mariage sera enfin consommé ; l'avocate retrouvera son fils lors d'une exposition de ses tableaux à Avignon, tendresse, bonheur retrouvé, etc !

Dommage donc que ces livres ne soient pas réédités et n'aillent pas faire battre quelques cœurs dans les chaumières !

S. Chapuis-Bischof

« Comment osez-vous ? »

Comment une féministe peut-elle envisager de collaborer à pareille entreprise ? Question maintes fois posée à celles qui, de près ou de loin, ont à faire avec la littérature sentimentale. Qu'on l'achète, qu'on la consomme, qu'on l'écrive ou la traduise, personne ne vous fera grâce de son accusation : « Comment osez-vous ? » Or cette question me prend à rebrousse-poil, car elle méconnaît, et le statut des femmes, et celui des écrivaines.

En effet, celles qui écrivent, traduisent, ou font commerce du roman d'amour, le font pour la raison qui pousse tous les jours bien des gens vers un travail aliénant : le besoin d'argent. Sauf à faire un best-seller, les écrivaines n'ont pas beaucoup d'argent : un livre qui rapporte même cinq mille francs dans une année est rare, les droits d'auteurs payés un an minimum après la sortie du livre. Il faut donc trouver un autre travail, souvent l'enseignement. Mais le mi-temps se pratiquant peu, on se trouve vite à court de temps car trop prise par le métier. Sans emploi, tout notre temps est employé à chercher un travail jusqu'au jour où la copine d'une copine connaît un-e éditeur-e qui cherche des « nègres » (négresses). La plupart des maisons demandent des variations sur un canevas qu'elles fournissent, paient moitié à la signature du

contrat, moitié à la livraison, et on peut écrire un tel ouvrage en trois mois ; d'autres demandent une traduction-adaptation, il faut une quinzaine de jours pour 320 pages ; là encore, le boulot n'est pas mal payé car il prend peu de temps.

Le mythe de l'artiste pauvre

Ceci amène une seconde considération : pourquoi les femmes sont-elles les seules personnes qui écrivent dont on exige qu'elles vivent le mythe de l'artiste pauvre et intègre qui vivotera pendant la dizaine d'années nécessaires à l'établissement d'une réputation ? Peu de personnes reprochent à Apollinaire et consorts d'avoir fait de la pornographie, débouché naturel pour les écrivains. Voudrait-on que les féministes s'attèlent à pareilles tâches, il ne me resterait plus qu'à inverser le titre de mon propre ouvrage.

Ce n'est pas un crime non plus pour les écrivains que de faire le roman à scandale, le roman policier qui leur assurera voyages et train de vie agréables. On peut faire un roman à clef sur les femmes (Sollers), se faire enlever (Hallier), écrire des policiers vulgaires et misogynes (San Antonio), débiles et répétitifs (S.A.S.), mais si le tirage

Nations Unies : des progrès, mais...

Dans le cadre de l'Assemblée générale, la commission sociale de l'ONU a examiné au début de novembre la question de la promotion de la femme. Mme Laetitia Shahani, secrétaire générale adjointe au développement social et aux affaires humanitaires, a présenté les importants progrès accomplis depuis l'Année Internationale de la Femme (1975), qui n'ont cependant pas eu toute l'influence désirée. Les réformes législatives s'avèrent insuffisantes : elles doivent être renforcées par une éducation et une information visant à changer les attitudes et à faire mieux comprendre les rôles de l'homme et de la femme dans la famille et la société. A Nairobi en 1985, il sera nécessaire de procéder à un examen approfondi de la situation et d'évaluer les obstacles à l'application des plans mondiaux adoptés à Mexico et à Copenhague.

La Convention sur l'élimination de la discrimination à l'égard des femmes est maintenant signée par 90 Etats et ratifiée par 52.

Quant à l'Institut International de recherche et de formation pour la promotion de la femme, il est désormais opérationnel, sous la présidence de Mme Delphine Tsonga. Il est en relations avec les autres organisations du système des Nations Unies, notamment pour obtenir une amélioration des données statistiques et des autres indicateurs sociaux, et pour arriver à une meilleure incorporation des questions relatives aux femmes dans les programmes de développement, par exemple dans le secteur industriel.

A fin 1983, un séminaire d'une semaine s'est tenu au siège de l'Institut à Saint-Domingue avec la participation de 15 pays en voie de développement ; il a porté sur une meilleure politique de l'information et une meilleure planification, en vue de stimuler la participation des femmes au processus de développement, par la formation de cadres nationaux, l'échange d'informations, la prise de conscience chez les femmes.

En liaison avec l'Organisation des NU pour le développement industriel, l'Institut cherche à établir des programmes de petites dimensions dans les secteurs d'activité adaptés aux possibilités des femmes. Avec la FAO, il étudie des projets relatifs aux circuits de production alimentaire et à l'impact du rôle des femmes dans la production.

L'Institut cherche à mettre sur pied, à partir de son budget et de dons extérieurs, un système de bourses pour la formation des femmes appelées à participer aux activités de développement dans leur pays.

Perle Bugnion-Secrétan



est fort, médias et monde universitaire s'intéresseront à vous. Et de fait, l'écrivain peut même donner dans le roman sentimental s'il sait en faire des bestsellers. On étudie sérieusement Guy des Cars, lancé par Francis Carco, jusque dans les colloques internationaux sur la littérature et la sémiologie.

On vante *Louisiane, Marie des Iles ; La Madone des Sleepings* devient une œuvre populaire pleine d'érotisme contenu. On se pâme à la lecture de *Love Story* qui n'est après tout qu'un mauvais remake de *la Dame aux Camélias*, sauce Delly.

Faire pleurer Margot

Je m'étonne donc que ce soient toujours les femmes à être blâmées en cette affaire. Déjà quand le roman n'était qu'un genre mineur, la critique le taxait de littérature de femmes, ceci de Mme de Lafayette à Stendhal. Puis, le roman étant devenu classique, ce fut la littérature populaire qui devint féminine. Il est vrai que les femmes participent à l'entreprise mais si on se souvient de Sue, on ignore Mmes Cottin, Riccoboni, Aycard, Robert, Ancelet, Gagneur...

On sait que le mélo veut faire pleurer Margot et dès 1914, les maisons d'éditions lancent chacune des collections ciblant un public femmes. Delly, Max du Veuzit, Magali, en assurèrent le succès. Puis vint la collection Harlequin, dont aucun éditeur parisien ne voulait, non parce que les ouvrages étaient mauvais, mais parce que de tels livres ne se vendraient pas. On sait ce qu'il advint, la collection fait du quasi-dumping dans les pays francophones et des psychologues s'inquiètent du succès qu'elle a auprès des adolescentes. Devant les ventes mirobolantes, les éditeurs ont décidé qui de lancer Duo, qui de lancer Turquoise, sans d'ailleurs encourir les foudres de la critique. Personne n'est allé-e interviewer

le président directeur général et l'accuser de ternir la réputation de sa maison.

Si ces romans ont tant de succès, la responsabilité n'en incombe-t-elle pas quelque part aux auteur-e-s quasi illisibles du roman contemporain, à la violence, à la dureté et aux difficultés quotidiennes ? J'ai connu la collection Harlequin aux Etats-Unis par l'intermédiaire d'une amie qui travaillait dans une banque, en France par une ouvrière laveuse d'endives. Travaillant dans la neige et la boue, les mains dans l'eau glacée, ces ouvrages lui apportaient l'évasion nécessaire à supporter ce genre de vie. L'opium, l'assommoir moderne, diraient certains, et, il est vrai que parfois je fais un cauchemar : tous ces livres sont écrits par des hommes qui, sous des pseudonymes féminins, nous distillent le message lénifiant du bonheur, de l'argent et de l'enfant. C'est alors que je me réveille, heureuse que des féministes soient parfois là pour « nettoyer » les traductions, passer un autre message. Je me dis que sur la structure de ces romans, on doit pouvoir écrire un livre féministe ou tout au moins qui passe de nombreuses revendications (travail, partage des tâches et du maternage, respect de la planète, bonheur, etc.)

En fin de compte, je crois que le problème d'une littérature de pure consommation n'est pas l'unique fait des femmes, mais que ce qu'on reproche à celles-ci, c'est de gagner de l'argent, parfois beaucoup d'argent, en parlant d'amour. Car la prostitution est le seul domaine où les hommes tolèrent que l'amour rapporte aux femmes un argent que des hommes s'empressent de leur voler. Ecrire des romans sentimentaux est parfois le seul moyen pour une femme de se rendre indépendante par l'écriture. Mais quand l'écriture n'est plus ni une vocation ni un passe-temps, elle devient métier... d'homme, là est tout le problème.

Thérèse Moreau